LE DECAMERON
DE BOCACE.

TOME NEUVIEME.

CONTES DE BOCACE;

TRADUCTION NOUVELLE,

Augmentée de divers Contes et Nouvelles en vers imités de ce Poëte célèbre, par La Fontaine, Passerat, Vergier, Perrault, Dorat et autres; et enrichie de Notes historiques sur les principaux personnages que Bocace a mis sur la scène, et sur les usages observés dans le siècle où il vivoit.

PAR A. SABATIER DE CASTRES,
Auteur des *trois Siècles de la Littérature*.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
Chez PONCELIN, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, n°. 17.

AN X. — 1801.

CONTES
DE BOCACE.

HUITIEME JOURNÉE.

Le soleil commençoit à peine à dorer la cîme des plus hautes montagnes, lorsque la Reine et la compagnie sortirent de leur chambre pour aller respirer dans le parc la fraîcheur du matin. Après s'être promenés quelque tems, ils allèrent entendre la messe vers les sept ou huit heures du matin, dans une petite église peu éloignée du château. Au retour, on servit le dîner, qui fut fort agréable. La musique et la danse suivirent le repas. La

Reine permit ensuite à chacun d'aller faire sa méridienne, s'il le jugeoit à propos. On se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, où, tout le monde s'étant assis pour s'égayer à l'ordinaire par des récits amusans, madame Néiphile, par les ordres de la Reine, commença à parler ainsi.

NOUVELLE PREMIERE.

A Femme avare, Galant escroc.

PUISQUE le ciel a voulu que je commençasse la journée, je ne m'en plaindrai point. Vous allez donc entendre ma Nouvelle. Je dois seulement vous prévenir que, comme il a été beaucoup question, dans les dernières qu'on a racontées, des tours que les femmes ont joués aux hommes, je crois devoir vous en conter un qu'un homme joua malignement à une femme : non que je veuille le blâmer de l'avoir ainsi trompée ; c'est, au contraire, pour l'en louer : car la femme le méritoit bien ; et pour vous montrer

en même tems que si les hommes sont souvent dupes de leurs maîtresses, ils savent aussi les duper à leur tour. Cependant, à dire le vrai, le trait que je vais vous raconter ne mérite pas le nom de tromperie, mais plutôt celui de juste punition : toute femme qui se pique un peu d'honnêteté doit être jalouse de son honneur, et celle dont il s'agit l'étoit si peu du sien, qu'elle n'eut point de honte de le vendre. On peut pardonner des foiblesses à notre sexe; mais les femmes qui osent se livrer pour de l'argent, méritent le feu, comme le dit l'autre jour Philostrate, en nous contant l'aventure qui arriva à madame Philippe de Prato.

Il y eut autrefois à Milan un soldat allemand, nommé Gulfart, qui passoit pour un fort honnête homme, et qui étoit fidélement attaché au prince qu'il servoit, qualité qui n'est pas ordinaire aux gens de sa nation. Comme il se faisoit un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntoit, il trouvoit sans peine de l'argent, et à très-petit intérêt, quand il en avoit besoin. Ce bon soldat devint amoureux d'une très-belle dame, nommée Ambroise, mariée à Gasparin Sagastrace, riche négociant de Milan, qui le connoissoit particulièrement, et qui l'aimoit beaucoup. Il sut si bien s'y prendre, que le mari ni personne ne s'apperçut de

l'amour dont il brûloit pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne déplaisoit pas, il se hasarda à lui faire parler, pour la prier de payer d'un tendre retour les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, lui promettant de s'en rendre digne par son empressement à faire tout ce qui pourroit lui être agréable. La belle, après bien des façons, consentit de se rendre à ses désirs, à condition qu'il garderoit un secret inviolable, et qu'il lui donneroit deux cents écus dont elle avoit besoin.

Gulfart fut si choqué de l'avarice de la dame, dont il ne l'auroit jamais soupçonnée, que peu s'en fallut que son amour ne se changeât en aversion; cependant il se radoucit, et résolut de la tromper. Dans

cette idée, il lui fit dire qu'il étoit prêt à faire ce qu'elle désiroit; qu'il voudroit être plus riche pour lui offrir une plus forte somme; qu'elle n'avoit qu'à l'instruire du jour et du moment auxquels il pouvoit aller la trouver, et qu'il lui remettroit l'argent qu'elle lui demandoit. Cette femme méprisable lui manda que son mari partoit bientôt pour Gênes, et qu'elle ne manqueroit pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart sachant que Gasparin devoit bientôt faire ce voyage, se hâta de l'aller voir. J'aurois besoin, lui dit-il, de deux cents écus, et vous m'obligerez sensiblement de me les prêter, au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent. Gasparin lui rendit ce ser-

vice avec plaisir, et compta la somme sur le champ, à la grande satisfaction du militaire.

Quelques jours après, le négociant partit pour Gênes. Sa femme envoie dire aussitôt au galant qu'il pouvoit venir, et qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. Gulfart, qui avoit intérêt de trouver la belle en compagnie, et qui craignoit qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses amis, et lui dit en la présence de cet ami et d'un commis qui étoit avec elle dans ce moment, voilà, Madame, deux cents écus bien comptés que je vous prie de remettre à votre mari, quand il sera de retour de son voyage. Elle les prit, sans entendre d'autre malice aux paroles de Gulfart, si ce n'est qu'il avoit parlé ainsi

par pure politique, et pour qu'on ne soupçonnât pas que cet argent étoit le prix qu'elle avoit mis à ses faveurs. C'est pourquoi elle lui répondit qu'elle ne manqueroit pas de s'acquitter de la commission à l'instant même de son arrivée; mais voyons, ajouta-t-elle, si la somme est complette. Elle se met aussitôt à la compter sur une table; et voyant qu'il n'y manquoit pas une obole, elle la remit dans le sac, et dit ensuite tout bas à Gulfart de repasser sur la brune, parce qu'elle seroit seule. Il n'y manqua pas, et la belle l'ayant conduit dans sa chambre, ils passèrent la nuit ensemble. Le galant ne s'en tint pas à cette nuit-là, il sut engager madame Ambroise à partager plusieurs autres fois son lit avec lui, pendant l'absence de son mari.

Quand celui-ci fut de retour à Milan, Gulfart saisit le moment qu'il étoit avec sa femme pour entrer chez lui, accompagné de son ami. Gasparin, lui dit-il après les premiers complimens, les deux cents écus que vous me prêtâtes, avant votre voyage, m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinois, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre femme, qui les compta aussitôt devant moi; ainsi, je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. Le mari, se tournant vers sa femme, lui demanda si elle les avoit reçus; et, comme elle voyoit devant elle le témoin qui les lui avoit vu compter, elle ne put le nier, et s'excusa sur son peu de mémoire, de ce qu'elle ne lui en avoit point encore parlé. Soyez tranquille, dit alors Gasparin à Gulfart,

j'en déchargerai mon livre aujourd'hui, sans plus tarder. Alors le galant se retira fort content d'avoir ainsi puni sa maîtresse de son avarice, et d'avoir su adroitement jouir long-tems de ses faveurs, sans qu'il lui en eût coûté une obole. On imagine aisément combien la dame dut être sensible à un pareil tour.

NOTE

DE LA NOUVELLE PREMIERE.

L'INTÉRÊT de cette Nouvelle n'est pas dans la narration, qui est généralement assez froide; mais dans la manière adroite dont le galant s'y prend, pour attraper, en présence même de son mari, celle qui avoit voulu le tromper. La Fontaine, en traçant le tableau de l'avarice, cet amour désordonné de l'or, qui porte à tous les crimes, a rendu son Conte beaucoup plus piquant que la Nouvelle de Bocace. Ce poète a cru devoir encore ajouter à la punition de cette vile Milanaise, en faisant publier, par son adroit suborneur, les faveurs qu'il avoit obtenues gratuitement d'une femme bassement avare.

Imitation de la Nouvelle précédente; par La Fontaine.

QU'UN homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.

Gratis est mort : plus d'amour sans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulfar.
Le drôle fit un trait de franc soudar ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Ceci notez, et qu'il vous en souvienne,
Galans d'épée ; encor bien que ce tour,
Pour vous styler, soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulfart, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune et belle créature,
Plaisoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardens ; c'est qu'elle étoit avare :
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare ;
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui, l'or en main, n'explique ses désirs.
Le jeu, la jupe et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort, chez les François,